

Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique¹

SIMON LAFLAMME

Université Laurentienne – Sociologie

L'approche phénoménologique détient un quasi monopole en sciences sociales pour ce qui est des analyses de l'acteur social et de sa subjectivité. Pourtant, l'appareil conceptuel qui lui est associé est très restrictif. L'être humain doit être compris comme rationnel, conscient, intentionnel, autonome, et, de surcroît, il est entendu que cet être n'agit qu'en fonction de son intérêt. Pour cette raison, une importante dimension de l'activité humaine ne peut pas être prise en considération : tout ce qui échappe à ces catégories analytiques (le non-rationnel, le non-conscient, etc.). Plus encore, cette approche ne peut pas vraiment s'ouvrir vers une analyse relationnelle à moins que la relation soit étudiée entre des individus prédéfinis par son appareil conceptuel. Ce défaut de complexité rend difficile la création de liens entre la phénoménologie et l'analyse systémique dans laquelle la relation (et ses dérivés comme la récursivité, la dialectique, la corrélation) joue un rôle essentiel. Cet article entend proposer une voie par laquelle les analyses systémiques pourraient se donner accès à l'individu sans transiter par la phénoménologie.

The phenomenological approach has a quasi-monopoly in the individual and subjectivity analyses in social sciences. However, the conceptual apparatus associated with this approach is very restrictive. The human being has to be understood as rational, conscious, intentional, interested, and autonomous. Because of this, a large dimension of human activity cannot be taken into consideration: all that does not fit into the analytical categories (nonrational, nonconscious, etc.). Moreover, this approach cannot really move toward a relational analysis unless it is between individuals predefined by its conceptual apparatus. This lack of complexity makes difficult the establishment of links between phenomenology and systemic analysis in which relation (and its derivatives such as recursiveness, dialectic, correlation) plays an

¹ Je dédis cet article à Pascal Roggero, en hommage à sa quête d'une sociologie de la subjectivité.

essential role. This article intends to propose a way for systemic analysis to apprehend the individual with respect to his complexity.

APRÈS LES BELLES années du fonctionnalisme, la sociologie s'est largement affirmée comme science de l'individu. Rares sont les approches qui n'ont pas mis en leur centre un acteur social ! Rares même sont les approches qui n'ont pas modélisé cet acteur en dehors d'une logique intentionnelle dans laquelle se bousculent des concepts interdépendants (rationalité, stratégie, conscience, intérêt, intention) ! Mais les sociologies centrées sur l'individu sont analytiquement pauvres : elles sont si près des acteurs concrets qu'elles éprouvent des difficultés d'abstraction²; elles sont trop idéologiques pour permettre à une sociologie scientifique de comprendre l'individu³; elles sont trop intentionnalistes, donc causalistes⁴; elles sont par essence monadistes, ce qui leur donne difficilement accès aux phénomènes sociaux complexes⁵. Pour cette raison, bon nombre de ces sociologies phénoménologiques ont dû emprunter un vocabulaire à des théorisations beaucoup plus riches que les leurs; les analyses relationnelles et systémiques, en effet, les ont quelque peu aidées à dépasser les limites de leur individualisme. Sont ainsi apparus des "interactionnismes symboliques⁶" ou des "sociologies des actions organisées" (Crozier 1963; Crozier et Friedberg 1977). Mais les succès sont mitigés, car la phénoménologie freine infiniment tout développement que pourraient favoriser le relationalisme ou le systémisme (Roggero 2006). Quelques approches relationnelles ou systémiques en sont à ce point conscientes qu'elles ont proposé des sociologies qui n'ont pas pour centre l'individu (Bagaoui 2007, 2009; Donati 2004; Emirbayer 1997; Laflamme 1995; Luhmann 1995; Vautier 2008). Mais ces percées donnent parfois l'impression d'un refus de l'acteur, d'une négation des individus, d'un rejet de l'humain. Tel, à nos yeux, n'est pas le cas. Certes, dans ces avenues, on critique la sociologie phénoménologique, mais on ne nie pas

² La contrainte de faire reposer le social sur l'individu empêche, par exemple, de se donner des objets le moins théorisés.

³ Ce sont plus des plaidoyers en faveur de la liberté humaine que des modélisations.

⁴ Depuis Weber, la vision intentionnaliste élevée en modélisation stratégique fait en sorte que l'acteur se comprend dans une logique moyen-fin, ce qui donne l'impression que l'action humaine se résume à un processus de cause à effet.

⁵ La compréhension de l'action à partir de la subjectivité produit l'illusion d'un esprit qui agit en dehors du champ des relations humaines et des contraintes structurelles; elle rend donc impossible une approche dialectique.

⁶ Lire les élèves de Herbert Blumer, qui a créé le terme, soit Howard Becker (1985) et Erving Goffman (1973, 1974).

une sociologie du sujet; on dénonce la nécessité d'une sociologie centrée sur le sujet, non pas la possibilité d'une sociologie du sujet. Il nous semble, en effet, et sur ce point nous sommes d'accord avec Pascal Roggero (2006), que les approches relationnelles et systémiques peuvent favoriser une sociologie du sujet. Mais il nous apparaît également que ce n'est pas parce qu'elles le font qu'elles doivent préconiser une sociologie dont le centre soit forcément l'individu. Ce n'est pas parce que la sociologie peut étudier la subjectivité humaine qu'elle est obligée de s'édifier sur cette subjectivité.

La sociologie s'est dotée de tout un appareillage théorique pour comprendre l'action humaine. Mais cet appareillage a beaucoup plus pour fin d'affirmer la liberté des acteurs sociaux que de les comprendre : l'acteur est conscient, donc il est libre; il est intentionnel, donc il est libre; il est rationnel, donc il est libre; sa rationalité lui permet d'agir en fonction de son intérêt, donc il est libre; il est capable de stratégie, donc il est libre. Les prémisses de chacune des affirmations deviennent des catégories qui agissent les unes sur les autres en s'interpellant. Elles forment, en fait, un système.

Mais le système est à ce point fermé et ses catégories sont si idéologiquement chargées que le modèle analytique qu'il représente n'est pas en mesure de réagir aux observations. La conscience est si fortement affirmée que l'inconscience est invisible; la rationalité est à ce point principielle qu'elle se coupe de l'irrationnel ou de l'émotif. Et ainsi de suite. Les catégories et leur conjonction constituent un ensemble d'axiomes; ainsi, on n'a pas vraiment affaire à une modélisation analytique puisqu'il n'y a pas d'analyse; il n'y a que de la construction de l'objet; il n'y a pas de dialectique, de trialectique (Laflamme 1992), du modèle, de la théorie et de l'objet de la théorie. Et toute la compréhension de l'action humaine transite ainsi par la déclaration d'une humanité subjectivement libre.

L'affirmation de la liberté des acteurs sociaux n'est pas la seule manière de procéder à une sociologie de l'action sociale ou de la subjectivité. De nombreuses sociologies, en effet, se sont penchées sur la subjectivité sans se soumettre à l'impérieux modèle. Elles ont permis, par exemple, d'accéder à des dimensions complexes de l'amitié (Bidart 1997), de la famille (Kaufmann 2008), des trajectoires de vie (Bouchard 2006; Grossetti 2006), des dialogues (Girard 2009; Jalbert 2006). Ces études reposent souvent sur des données d'ordre qualitatif, mais des analyses quantitatives parviennent aussi à la subjectivité humaine en dehors des logiques intentionnelles (Laflamme et Bagaoui 2006; Lafortune et Laflamme 2006). La sociologie peut donc procéder à des herméneutiques de l'humain sans s'enfermer dans une logique de l'intérêt ou sans s'aliéner à une rhétorique de la liberté humaine.

DEUX VOIES POUR UNE SOCIOLOGIE DU SUJET

Il nous semble toutefois que ces travaux, bien qu'ils dépassent de loin les frontières des modélisations phénoménologiques, et quoiqu'ils répondent adéquatement aux questions qu'ils se posent, ne constituent pas encore une sociologie du sujet. Pour atteindre à cette sociologie, il importe avant tout de se soumettre aux principes d'une épistémologie scientifique; il est donc requis de fabriquer des modèles en fonction d'une organisation théorique et d'accepter de les faire réagir en fonction de ce que l'observation révèle.

Nous ne pourrions pas dans le cadre de cette réflexion soumettre le modèle à l'empirie. Ce travail sera à faire. Notre objectif est avant tout de procéder à une telle modélisation en fonction de théorisations fortes. Deux voies s'offrent à nous. On verra qu'elles parviennent à des conclusions similaires.

Une première voie

Une première voie consiste à complexifier les catégories du système phénoménologisant qui est déjà à l'œuvre en s'inspirant de philosophes comme Ricœur (1990) ou Habermas (1987).

Mélanie Girard (2007, 2009) a suggéré que les théories de l'action avaient tendance à présenter leurs concepts fondamentaux non seulement comme interdépendants, mais aussi comme non hiérarchisés, comme s'ils n'entretenaient entre eux aucun lien d'antériorité logique ou comme s'ils ne jouaient pas de rôles différenciables notamment dans les rapports à l'objet. Elle a ainsi dessiné sous une forme étoilée et neutre les rapports entre rationalité, stratégie, conscience, intérêt et intention (voir Figure 1).

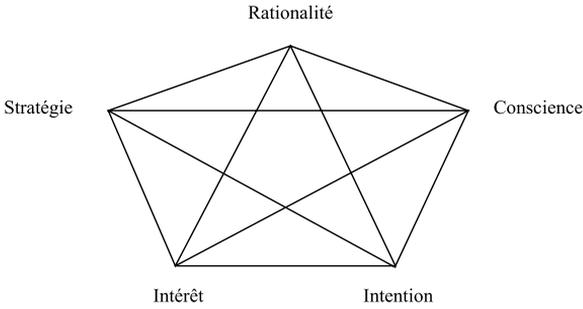
Girard a aussi montré que cette structuration était impropre, qu'entre certains éléments des liens relevaient de la nécessité théorique alors que, dans d'autres cas, il s'agissait de possibilités théoriques ou de possibilités empiriques. Elle a donc proposé une autre schématisation (Girard 2007 : 54, 2009 : 75) que nous avons quelque peu aménagée (voir Figure 2).

Cette figure montre, par exemple, que la stratégie suppose la conscience quoique l'inverse ne soit pas vrai, et qu'on a affaire à un lien de nécessité théorique; elle indique aussi que le fait que la stratégie soit intéressée constitue une possibilité empirique, et non une nécessité théorique; que le fait que la rationalité renvoie à l'intention est une possibilité empirique et qu'il faut distinguer cette éventualité du lien de nécessité, dans les théories de l'action, qui va de la rationalité à l'intention. Et ainsi de suite.

Toute action humaine, par ailleurs, n'est pas rationnelle, stratégique, consciente, intéressée ou intentionnelle. Nous nous adressons aux personnes qui ne refusent pas de l'entendre, qui ont compris que, empiriquement, une telle position n'est pas tenable. Une sociologie du sujet qui voudra en

Figure 1

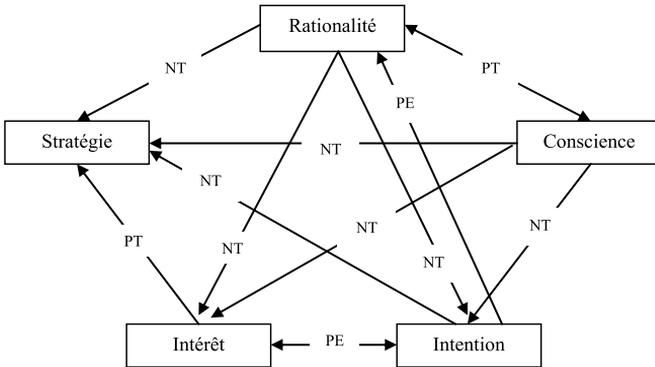
L'acteur tel que compris par les théories de l'action.



D'après Mélanie Girard

Figure 2

Modélisation critique de l'acteur tel que compris par les théories de l'action.



Légende
NT = nécessité théorique
PE = possibilité empirique
PT = possibilité théorique

Initialement d'après Mélanie Girard

tenir compte, qui donc voudra se complexifier, devra se dialogiser, pour parler comme Edgar Morin (1977–1991)⁷. Chacune des catégories deviendra alors, au moment du départ, une dyade en ce sens qu'elle sera attachée à ce qu'elle occulte. Ce modèle se dotera des catégories binaires suivantes : rationalité ↔ non-rationalité, stratégie ↔ non-stratégie, conscience ↔ non-conscience, intérêt ↔ non-intérêt, intention ↔ non-intention; chacune des dyades sera reliée aux autres non pas par ses éléments, mais bien par son point de jonction (voir Figure 3).

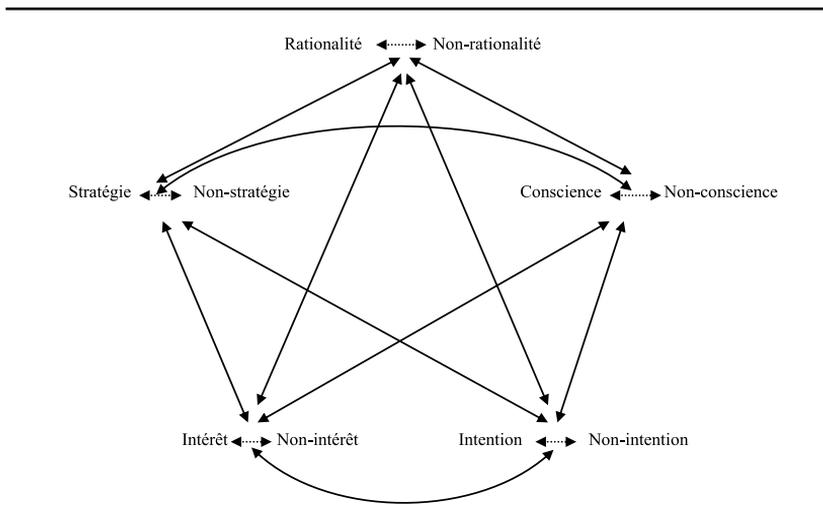
Quand on crée une structure où chaque catégorie élémentaire est dialogisée, les problèmes d'antériorité logique ou de niveau s'amenuisent. La dialogique conscience ↔ non-conscience peut très bien être dialogisée avec la dialogique intention ↔ non-intention. En effet, la modulation d'intentionnalité peut aussi bien agir sur la modulation de la conscience que celle-ci sur celle-là. Mais alors c'est tout l'esprit de la théorie de l'action qui s'évapore. Il ne devient plus nécessaire de définir l'action comme intentionnelle dans son rapport à la conscience; il devient important de comprendre comment une action se situe entre la conscience et la non-conscience, d'une part, et entre l'intention et la non-intention, d'autre part, et comment ce positionnement procède de l'interaction de ces deux dialogiques. Autrement dit, ce nouveau système favorise une sortie du cadre axiomatique et ouvre les concepts phénoménologiques à l'observation; les réactions de l'empirie permettront éventuellement au modèle de s'ajuster et à la théorie de se développer.

Dans cette structure, toutefois, des concepts deviennent redondants : intention et stratégie, ou même intention et conscience. S'il est certain qu'il ne peut y avoir de stratégie sans intention, ou d'intention sans conscience, comme dans la modélisation première, on peut se demander à quoi sert la catégorie stratégie si celle de l'intention est active, la stratégie n'étant qu'une manifestation de l'action intentionnelle. Certes, on pouvait se poser une telle question dans une structuration phénoménologique dans laquelle les termes n'étaient pas dialogisés. Mais à partir du moment où ils le sont, à quoi sert le concept de stratégie ? Qu'apporte la dialogique stratégie ↔ non-stratégie que ne comporte déjà la dialogique intention ↔ non-intention ? S'il est possible de situer la subjectivité entre l'intention et la non-intention, c'est qu'on en connaît le contenu, et donc qu'on est en mesure de la déterminer comme stratégie ou non. Autrement dit, la

7. Dans une plaidoirie, Morin (1997) présentait en ces termes cette notion : "Je signalerai [...] une [...] notion que j'appelle la dialogique, notion qui peut être considérée comme l'équivalent ou l'héritière de la dialectique. J'entends "dialectique" non pas à la façon réductrice dont on comprend couramment la dialectique hegelienne, à savoir comme un simple dépassement des contradictions par une synthèse, mais comme la présence nécessaire et complémentaire de processus ou d'instances antagonistes. /C'est l'association complémentaire des antagonismes qui nous permet de relier des idées qui en nous se rejettent l'une l'autre, comme par exemple l'idée de vie et de mort".

Figure 3

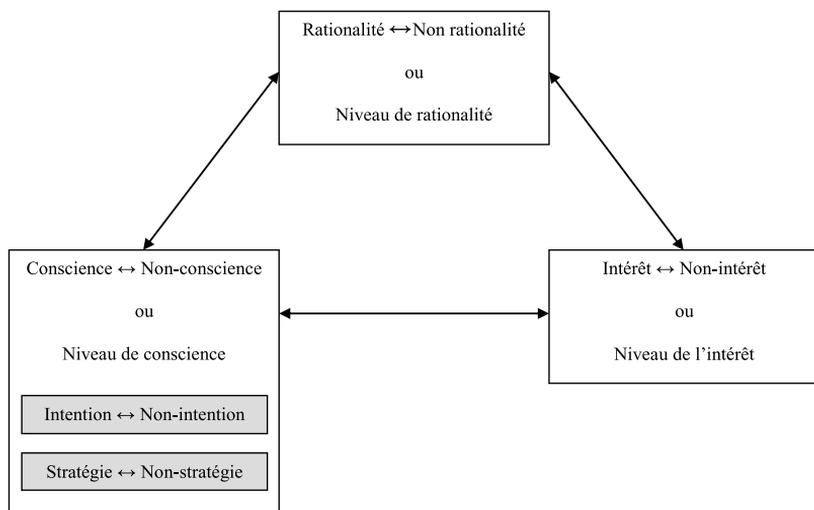
Modélisation dialogique de l'acteur comme forme de dépassement des théories de l'action.



dialogisation des concepts de base révèle le caractère redondant de la modélisation initiale. Il en va un peu de même pour ce qui est du rapport entre conscience et intention. Situer l'événement subjectif entre l'intention et la non-intention, n'est-ce pas aussi le situer entre la conscience et la non-conscience ? Si tel est le cas, la dialogique entre la dialogique de la conscience et de la non-conscience et celle de l'intention et de la non-intention ajoute peu à l'interprétation que l'on peut faire de la subjectivité de l'acteur.

Les dialogiques des concepts élémentaires de la théorie de l'action enrichissent l'approche phénoménologique en la complexifiant, lui permettant davantage de se destiner à l'empirie. Mais le fait qu'un événement subjectif se situe quelque part entre, par exemple, la conscience et la non-conscience, ou encore relève de la dialogique conscience \leftrightarrow non-conscience, est le fruit d'une observation modulée par une théorie et par ses concepts. On peut donc penser que ces dialogiques – que la théorie les fabrique en échelles ou en quelque chose de plus imbriqué – peuvent apparaître dans des concepts, peuvent être absorbées par des concepts, ce qui permettrait d'en simplifier le travail de théorisation. On peut donc penser que le gain de complexification que permet d'obtenir la dialogisation favorise une simplification de la structure conceptuelle (voir Figure 4) et, ce faisant, éventuellement, le travail d'opérationnalisation.

Figure 4

Essai de modélisation sociologique de la subjectivité humaine.

La systémique, ici, se concentre sur les liens entre les catégories, pour bien comprendre la subjectivité. Elle ne se penche pas sur les relations entre les individus ni sur les rapports qu'entretiennent les individus avec les structures sociales. Le rôle de ces relations sera compris dans ce que révèle la subjectivité elle-même et théorisé en fonction des récurrences.

Une deuxième voie

Une deuxième voie consiste moins en une complexification du modèle dominant qu'en une reconnaissance des grands acquis des sciences sociales. Ces sciences ont établi que:

- i. l'humain est un être social,
- ii. l'humain est un être communicationnel,
- iii. l'humain est un être historique,
- iv. la pensée humaine a pour corollaire le langage bien qu'elle n'y soit pas réductible,
- v. les langues humaines sont historiques,
- vi. l'humain est un être rationnel,
- vii. l'humain est un être émotif.

Le problème des sciences sociales n'est pas d'admettre ces conclusions une à une, chacune d'elle apparaissant aisément comme vérité; le problème, c'est de les intégrer.

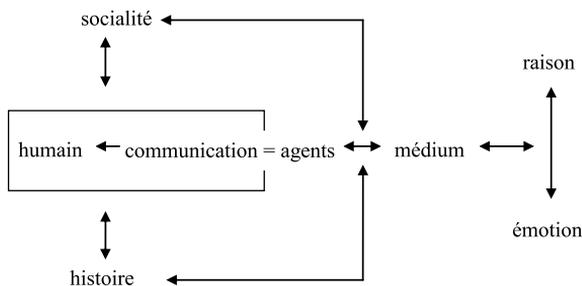
Une modélisation intégrée de ces conclusions pourrait prendre la forme qu'on trouve à la Figure 5 (Laflamme 1995: 82).

Dans un tel ensemble, l'humain est inconcevable en dehors de la communication; il est une réalité communicationnelle, une combinaison de multiples relations où les agents communicants se produisent socialement et historiquement, subissant et fabriquant leur socialité et leur historicité. La communication humaine suppose des médiums, des langages au sens large, qui rendent possibles les interactions et les actions collectives, qui donnent leur forme à la socialité et à l'historicité, mais qui sont aussi façonnés par elles. Cette dialectique des agents communicants et de leurs médiums détermine la psyché de l'humain, ses dimensions rationnelle et émotionnelle, lesquelles modulent en retour les médiums. C'est parce que l'humanité est, au plan existentiel, inséparablement raison et émotion que l'humain ne se produit pas socialement et historiquement dans des schèmes purement logiques ou illogiques.

Mais cette modélisation vaut comme principe d'une sociologie relationnelle. Si elle peut inspirer une tentative de sociologie du sujet, en elle-même, elle n'est pas cette sociologie. Elle pose que toute subjectivité intervient dans un rapport à l'autre, dans des conditions sociales et historiques, donc dans des structures et comme processus. Si elle se déplace vers une sociologie du sujet, si elle s'ouvre à une systémique de la subjectivité, elle croise aisément les dialogiques qui surgissent dans une critique de l'approche phénoménologisante.

Figure 5

Structure des catégories analytiques pour une approche relationnelle de l'humain.

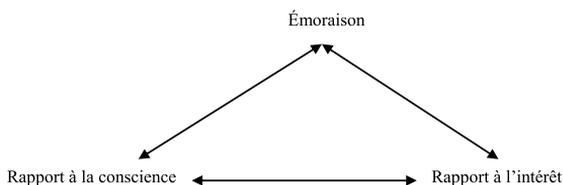


Dans cette sociologie relationnelle, il est réaffirmée que la rationalité pure n'est pas de l'ordre du vécu humain. L'humain est capable de raisonnement désobjectivé; les résultats du travail scientifique en sont la preuve. Mais il ne peut être socialement dans la pure rationalité. La subjectivité humaine est de l'ordre du rationnel et du non-rationnel. Ce non-rationnel est, à nos yeux, de l'émotionnel. Nous avons, pour cette raison, déjà créé le concept d'émoraison (Laflamme 1995). L'émoraison pourrait se manifester comme métaconcept de la dialogique de la rationalité et de la non-rationalité, comme nous l'avons décrite dans la critique de l'analyse phénoménologique. Il faut entendre ici que cette émoraison, toutefois, ne saurait être comprise dans un cadre monadique puisque l'acteur est toujours en relation avec les autres. Mais l'émoraison, si elle peut décrire une constituante de la subjectivité, elle ne peut en représenter à elle-seule la sociologie. S'il est assuré que la subjectivité se pose entre le rationnel et l'émotionnel, il n'est pas moins évident que tout ce qui est subjectivité, aux yeux du sociologue, n'est pas qu'émotion et raison combinées. Une sociologie du sujet devra comprendre que la subjectivité peut aussi bien précéder l'action que lui être immédiate, qu'elle peut même se dessiner après l'action. Le principe intentionnaliste est donc ici évacué dans la mesure où il veut que toute action soit la conséquence d'une intention. Une seconde fois, le recours à l'approche relationnelle produit des résultats qui croisent ceux que met en évidence la complexification de l'analyse phénoménologisante. La sociologie pose continûment la question de l'intérêt. Poser la question, ce n'est pas postuler que toute action a pour motif l'intérêt, c'est se disposer à vérifier ce qu'il en est empiriquement. Cela signifie que la sociologie admet que l'action puisse ou non être intéressée. Ainsi, une sociologie du sujet pose la question du rapport à la conscience et celle du rapport à l'intérêt. Pour une troisième fois, une sociologie du sujet qui se fonderait sur les acquis des sciences sociales, comme le fait l'approche relationnelle, rejoint les conclusions de la critique de l'analyse phénoménologisante auxquelles on peut arriver en passant par la systémique complexe (voir Figure 6).

La modélisation ressemble donc à celle qui a précédemment été établie : émoraison, rapport à la conscience et rapport à l'intérêt interagissent, tout comme le faisaient les dialogiques construites autour de la raison, de la conscience et de l'intérêt. Entre ces trois catégories, on peut imaginer les débuts d'une sociologie de la subjectivité en tant qu'elle repose sur les constats importants des sciences sociales, mais surtout en tant qu'œuvre inachevée, œuvre qui prendra une forme plus accomplie après qu'elle se sera transformée au rythme de la dialectique de la théorisation, de la modélisation et de la vérification empirique.

Figure 6

**Essai de modélisation sociologique de la subjectivité humaine
comme émanation de l'approche relationnelle.**



CONCLUSION

Dans cette réflexion, nous avons rappelé qu'il importe que la sociologie se penche sur la subjectivité humaine. Mais nous avons aussi réaffirmé que toute sociologie n'a pas à se construire sur cette subjectivité. En fait, ce n'est pas parce les approches relationnelles et systémiques tendent de plus en plus à prendre leur distance par rapport aux sociologies fondées sur la subjectivité qu'elles refusent une sociologie du sujet. Le relationalisme ou la systémique sont des modes analytiques; ils peuvent servir l'analyse de divers objets. Certes, ils se déploient tous deux sur une critique de la sociologie et ils véhiculent des principes; mais ils ne condamnent pas le choix des objets en eux-mêmes; ils condamnent l'idéologie qui rejette toute sociologie dès lors qu'elle n'est pas édifiée sur la subjectivité, et surtout celle qui décrète que cette subjectivité ne peut être comprise que dans les termes d'une philosophie de la liberté.

La systémique complexe et le relationnalisme peuvent contribuer à une sociologie du sujet. Nous l'avons montré en procédant à une critique de l'appareil conceptuel autour duquel se reproduisent les théories de l'action et en évoquant quelques grands termes de la sociologie relationnelle. Par ces deux voies, nous sommes parvenu à des conclusions concordantes; par ces deux voies, nous avons construit des systèmes comparables. Mais ces systèmes ne sauraient être pris pour autre chose que des points de départ. En aucun cas il ne faudrait qu'ils se consolident par la répétition, comme cela a été le cas en sociologie depuis au moins Weber. Et, en sociologie, comme dans toute science qui parle du monde, la seule possibilité d'éviter le radotage, c'est d'accepter que les théories deviennent des modèles, que ces modèles soient confrontés à l'empirie, que cette confrontation soit suffisante pour modifier les modèles et, le cas échéant, les théories.

Bibliographie

- Bagaoui, R. 2007. "Un paradigme systémique relationnel est-il possible ? Proposition d'une typologie relationnelle". *Nouvelles perspectives en sciences sociales* vol. 3, n° 1, pp. 151–175.
- Bagaoui, R. 2009. "La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales". *Nouvelles perspectives en sciences sociales* vol. 5, n° 1, pp. 25–29.
- Becker, H. 1985. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris: Métailié, [1963].
- Bidart, C. 1997. *L'amitié. Un lien social*. Paris: La Découverte.
- Bouchard, P. 2006. "Théorie de l'action et parcours de vie". *Nouvelles perspectives en sciences sociales* vol. 1, n° 2, pp. 67–114.
- Crozier, M. 1963. *Le phénomène bureaucratique*. Paris: Seuil.
- Crozier, M. et E. Friedberg. 1977. *L'acteur et le système*. Paris: Seuil.
- Donati, P. 2004. "La relation comme objet spécifique de la sociologie". *Revue du MAUSS* vol. 24, pp. 233–254.
- Emirbayer, M. 1997. "Manifesto for a relational sociology". *American Journal of Sociology* vol. 103, n° 2, pp. 281–317.
- Girard, M. 2007. "Éléments de critique des théories de l'action". *Nouvelles perspectives en sciences sociales* vol. 3, n° 1, pp. 47–60.
- Girard, M. 2009. *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*. Thèse de doctorat en sociologie délivrée par l'Université des sciences sociales de Toulouse I. Toulouse: Université Toulouse I.
- Goffman, E. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris: Minuit, [1956].
- Goffman, E. 1974. *Les rites d'interaction*. Paris: Minuit, [1967].
- Grossetti, M. 2006. "L'imprévisibilité dans les parcours de vie". *Cahiers internationaux de sociologie* vol. 120, pp. 5–28.
- Habermas, J. 1987. *Théorie de l'agir communicationnel*, tomes 1 et 2. Paris: Fayard, [1981].
- Jalbert, P. 2006. "Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques". *Nouvelles perspectives en sciences sociales* vol. 2, n° 1, pp. 101–141.
- Kaufmann, J-C. 2008. *Quand Je est un autre : pourquoi et comment ça change en nous*. Paris: Armand Colin.
- Lafamme, S. 1992. *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*. Vol. 12. New York, Bern, Paris: Peter Lang, Worcester Polytechnic Institute, Studies in Science, Technology and Culture.
- Lafamme, S. 1995. *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*. Paris: L'Harmattan, coll. "Logiques sociales".
- Lafamme, S. et R. Bagaoui. 2006. "Don, raison et émotion". *Revue de l'Institut de sociologie (Bruxelles)* vol. 2005, n° 1–2, pp. 201–222.
- Lafortune, S. et S. Lafamme. 2006. "Utilisation d'Internet et relations sociales". *Communication (Québec)*, hiver/printemps vol. 24, n° 2, pp. 97–128.
- Luhmann, N. 1995. *Social Systems*. Stanford (CA): Stanford University Press, [1984].
- Morin, E. 1977–1991. *La méthode*, tomes 1 à 4. Paris: Seuil.
- Morin, E. 1997. "Réforme de pensée, transdisciplinarité et réforme de l'université". Communication au Congrès international "Quelle université pour demain? Vers une

- évolution transdisciplinaire de l'université", Locarno (Suisse), 1997. Texte publié dans *Motivation*, n° 24, 1997. *Bulletin interactif du Centre International de Recherches et Études Interdisciplinaires*, n° 12, février 1998, <http://basarab.nicolescu.perso.sfr.fr/ciret/bulletin/b12/b12c1.htm>, site consulté en août 2011.
- Ricœur, P. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.
- Roggero, P. 2006. *De la complexité en sociologie. Évaluations théoriques, développements méthodologiques et épreuves empiriques d'un projet de sociologie*, mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches en sociologie, Université des sciences sociales de Toulouse I. Toulouse: Université Toulouse I.
- Vautier, C. 2008. "La longue marche de la sociologie relationnelle". *Nouvelles perspectives en sciences sociales* vol. 4, n° 1, pp. 77–106.

Copyright of Canadian Review of Sociology is the property of Wiley-Blackwell and its content may not be copied or emailed to multiple sites or posted to a listserv without the copyright holder's express written permission. However, users may print, download, or email articles for individual use.